

La bataille des indépendants

« Il ne faut pas perdre un mètre carré. Car on sait qu'un cinéma qui ferme ne redeviendra jamais un cinéma. Ce sera toujours moins rentable qu'une enseigne de prêt-à-porter. » Les propos de Jean-Jacques Schopoliansky, qui exploite contre vents et marées le Balzac depuis trente-deux ans, en disent long sur la bataille que mènent les salles indépendantes de Paris. D'ailleurs, selon le bouillonnant responsable, les indépendants parisiens ne sont « ni de petites salles, ni des cinémas en survie, mais des salles en conquête ». Pour lui, l'avenir d'un exploitant passe par la « réactivité ». Outre les films, le Balzac propose ainsi des matinées dédiées aux courts métrages, des séances spéciales le midi, des films muets accompagnés au piano, des animations liées aux films comme les soirées dégustation autour du film *Mondovino*.

Son métier de directeur, il l'exerce « dans l'arène », en descendant chaque jour devant l'écran pour présenter les films, entretenir une vieille complicité avec ses habi-

tués, et partager sa passion. Et la survie, ou du moins la rentabilité, d'une salle passe parfois, comme dans son cas, par la location de la salle pour des soirées d'entreprise.

Autre condition, tout aussi déterminante, la fidélité du public. « Le public vient autant pour voir un film que pour voir ce qu'il se passe chez nous », ajoute encore le patron du Balzac. Même son de cloche à l'Arlequin, que dirige Sophie Dulac, propriétaire de cinq établissements art et essai dans Paris : « Les cinéphiles viennent par attachement à une salle, parce qu'ils font confiance à sa programmation. Mais aussi pour la proximité ». La responsable ne cache pas son inquiétude. « Tout le secteur du cinéma est en péril. La menace est réelle pour les indépendants car les multiplexes dépassent les quotas de films « art et essai » auxquels ils ont droit. D'autre part, il y a environ vingt-cinq films qui sortent chaque semaine, ce qui laisse très peu de

chances aux films un peu confidentiels. »

Pour continuer à exister, les subventions sont vitales pour bon nombre d'indépendants. La Ville de Paris a ainsi mis en place un fonds de soutien pour la rénovation des salles, qui a contribué, en collaboration avec le CNC, à la rénovation d'une dizaine de cinémas depuis 2002, parmi lesquels le Studio 28, le Balzac, le Latina ou le Saint-André-des-Arts.

Par ailleurs, une aide au fonctionnement a permis à une dizaine de salles, en 2004, de se maintenir à flot. On y retrouve l'Entrepôt, l'Accatone ou encore le Max Linder...

« Beaucoup d'entre elles connaîtraient de grosses difficultés sans cela », confie Régine Hatchondo, responsable de la mission Cinéma de la Ville de Paris, « mais Paris se maintient grâce à un noyau dur de cinéphiles, qui vont aussi bien dans les multiplexes que les indépendants. »

A. C.

Un nouveau public en périphérie

La périphérie attirait 16 millions de spectateurs en 1994. Elle en attire aujourd'hui 24,6 millions, ce qui correspond à une hausse de fréquentation de plus de 50 % ! Mais cette fréquentation ne s'est pas faite au détriment de la capitale, qui affiche des chiffres positifs pour l'an dernier et qui voit son nombre d'écrans grimper depuis dix ans. C'est bien d'un nouveau public dont il s'agit en banlieue, fidélisé par l'apparition de nouveaux multiplexes en Ile-de-France, passés du seul Pathé Belle-Epine en 1994 à 14 complexes en 2003. L'accès facile en voiture et la proximité, conjugués à la « petite révolution » des cartes d'abonnement et à une offre de loisirs sur place (restauration, bars, boutiques...) ont su convaincre. Résultat : sur la seule année 2004, la fréquentation des salles de périphérie affiche une hausse de 13 %.

« Lorsqu'on rentre du travail, cela demande un effort d'aller sur Paris pour voir un film, reconnaît Olivier Snanoudj, de la Fédération des cinémas français. Si elle existe, il est évident qu'on privilégie la salle de proximité, que ce soit un multiplexe ou une salle municipale bien rénovée. » Les nouveaux cinéphiles ou simples consommateurs, une fois garés, profitent bien souvent de l'offre variée des multiplexes, des lieux où l'on peut se restaurer, prendre un verre, voire acheter des DVD. Pour les grands circuits comme UGC ou Europalaces, propriétaire de Gaumont et Pathé, la périphérie, toujours plus dense, représente un véritable eldorado. « La proche et la grande couronne représentent pour nous un énorme potentiel de croissance, confie un responsable du développement d'UGC. Contrairement à Paris, où il devient plus délicat de s'implanter, en raison du manque de place, des difficultés de circulation et des prix de l'immobilier. » Les multiplexes ont donc de beaux jours devant eux en banlieue, d'autant que le public s'y avère bien plus cinéophile que ce que l'on pense habituellement. « A Saint-Quentin-en-Yvelines, par exemple, presque tous les films sont en version originale. Cela correspond à une demande de plus en fréquente du public. »

A. C.